leur découvre tous les trésors cachés pour nous en Jésus-Christ, et qui, bien connus, devraient lui gagner tous les cœurs! Bénissons continuellement Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, en nous donnant son Fils par l'incarnation, et nous unissant à lui par sa grâce, nous a comblés de toutes sortes de bénédictions spirituelles, dont nous recevons ici-bas le commencement, et dont la consommation se fera dans le ciel : *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, qui benedixit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo* (1). Telles sont les expressions de saint Paul dès le début de son Epître; elles nous promettent qu'il va nous dévoiler bien des richesses dont nous sommes faits participants en Jésus-Christ. Il est vrai que Dieu a aimé tous les hommes d'un amour éternel, puisque dans le plan de sa providence il préparait à tous des moyens de salut, mais en même temps, Chrétiens, nous confessons qu'il nous a aimés d'un amour privilégié, puisque de toute éternité il nous réservait dans ses trésors la grâce de naître dans le christianisme, et que par là il nous procurait de toutes parts les plus abondantes ressources pour le salut. D'où nous vient à nous cette tendresse ineffable, que notre Dieu n'a pas eue pour tant d'autres? Ce n'est pas à nos mérites que nous la devons, et le hasard n'est qu'un vain nom. Saint Paul m'en découvre la source quand il me dit que Dieu, en vue de Jésus-Christ, nous a élus de toute éternité, afin que par la charité qui est répandue dans nos âmes par le baptême, nous fussions saints et sans tache non-seulement aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu qui pénètre les replis du cœur : *Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in caritate* (2). Il est vrai que Dieu est le père de tous les hommes, puisqu'il les

(1) Ephes. I, 3. — (2) *Ibid.* 4.

embrasse tous dans le sein de sa providence toute paternelle; mais nous, Chrétiens, nous reconnaissons que nous lui devons une vie toute céleste, qui nous rend, par un prodige incompréhensible, ses enfants adoptifs et les héritiers de sa gloire, comme dans l'ordre naturel les enfants ont des droits à l'héritage de leur père. Et d'où me vient cette adoption glorieuse qui me fait participer à la nature de Dieu? Je la dois à la pure miséricorde de Dieu, qui l'a voulu ainsi en vue des mérites de Jésus-Christ, son Fils consubstantiel : *Qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum in ipsum, secundùm propositum voluntatis suæ* (1). Il est vrai que nous devons à Dieu le Père une reconnaissance éternelle, pour nous avoir pardonné des iniquités dont il pouvait tirer une vengeance terrible. Maître de punir l'homme coupable, il pouvait refuser toute expiation qui serait offerte à sa gloire; et c'est par une bonté toute gratuite qu'il a voulu oublier nos crimes, à condition qu'ils seraient rachetés par une expiation digne de son infinie majesté. Mais où trouver une victime d'un plus grand prix, qui se charge de nos péchés et de notre rançon? Il faut que l'homme périsse si Jésus-Christ ne vient à son secours. Il viendra donc ce tendre Sauveur; il brisera nos fers, et il achètera notre délivrance au prix de son sang : *In quo habemus redemptionem per sanguinem ejus* (2). Il est vrai que nos vœux et nos prières pénètrent les cieux, montent jusqu'au trône de Dieu, et en font descendre une rosée de grâces et de bénédictions; mais d'où vient cette puissance des prières d'une faible créature? Oh! c'est que Jésus-Christ prie en nous, et que ses mérites couvrent notre indigence. Oui, c'est par lui que nous avons accès auprès de son Père et du nôtre ; *Per ipsum habemus accessum ad*

(1) Ephes. I, 5. — (2) *Ibid.* I, 17.

prit. Où sont-ils donc ces chrétiens pénétrés de l'esprit du divin Maître dont ils prétendent être les disciples? Si je faisais ici le tableau des désordres qui règnent dans le monde, quelle monstrueuse opposition ne trouverais-je pas entre Jésus-Christ et le plus grand nombre des chrétiens? Oui, s'il fallait juger de leur croyance par leur conduite, de la pureté de la morale évangélique par leurs mœurs, de la sainteté de leur législateur par leurs œuvres, vous ne sauriez s'ils adorent les dieux des païens, ou celui qui est venu renverser leur empire. Si comme autrefois il existait des idolâtres parmi nous, ils pourraient bien tenir le langage que Salvien leur mettait autrefois à la bouche en s'élevant avec force contre les désordres des chrétiens de son temps. Si la religion des chrétiens était bonne, diraient les infidèles, ils seraient bons eux-mêmes; leurs mœurs corrompues font assez voir que leurs prophètes leur prêchent le libertinage et la dissolution; que leurs apôtres n'ont qu'une méchante doctrine, et que l'Evangile qu'ils lisent enseigne les crimes qu'ils font. Ils vivraient saintement si Jésus-Christ leur avait donné des règles de sainteté; car comment un maître qui serait saint pourrait-il avoir des disciples si vicieux! Voilà comme notre vie est l'opprobre du Dieu que nous faisons profession d'adorer; mais voilà aussi comment les chrétiens sont d'autant plus méchants qu'ils devraient être meilleurs.

Seigneur, qui êtes descendu sur la terre pour nous sauver, pour nous instruire, et nous tracer la route que nous devons suivre, ne permettez pas que vous soyez déshonoré en nous qui sommes vos membres, et que nous allions grossir la foule de ces chrétiens de nom qui font les œuvres de l'impie. Nous ne vous demandons pas seulement de nous préserver de ces excès scandaleux que la seule raison condamne, mais nous vous conjurons de faire de nous de vrais imitateurs de vos vertus. Parmi

les chrétiens, le plus grand nombre court évidemment à sa perdition; beaucoup sont faibles et languissants; et ce n'est que le petit nombre qui marche dans vos voies avec courage et fidélité. C'est à ce sentier étroit, rude pour la nature, mais aplani par la grâce, que nous vous demandons de nous conduire, afin qu'après avoir marché sur vos traces ici-bas, nous méritions d'être couronnés avec vous dans le séjour de la gloire. Ainsi soit-il.

Patrem (1). Ainsi Jésus-Christ est notre grandeur, notre espérance, notre salut, notre refuge, notre vie ; il est tout en nous. Si je suis chrétien, c'est par Jésus-Christ ; si j'ai des droits au royaume des cieux, c'est par Jésus-Christ ; si mes péchés me sont remis, c'est par Jésus-Christ ; si mes désirs sont exaucés du Père céleste, c'est par Jésus-Christ. Voilà des vérités que la reconnaissance devrait graver dans nos cœurs ; vérités qui, bien méditées et bien senties, allumeraient dans nos cœurs l'amour du Sauveur, et dans lesquelles saint Paul puisait cette céleste ardeur qui lui faisait dire anathème à celui qui n'aime pas Jésus-Christ (2). Oui, adorable Sauveur, si l'on vous aime si peu, c'est qu'on ne vous connaît point. Vous êtes le Dieu des chrétiens, et néanmoins vous leur êtes comme étranger. Où sont les âmes fidèles qui mettent à vous connaître leur étude et leur gloire ? A peine se souvient-on que nous avons en vous un ami, mais si tendre, qu'il fait ses délices d'habiter avec nous ; un frère, mais si généreux, qu'il veut partager avec nous un royaume auquel il a seul des droits ; un pasteur, mais si affectionné, qu'il nourrit ses brebis de sa propre chair. Chrétiens, comme saint Paul, étudions Jésus-Christ. Vous avez vu qu'en le connaissant, on l'aime ; j'ajoute qu'en l'aimant on se pénètre de son esprit, et que dès lors on l'imite.

Que voit-on dans le commerce de la vie ? On rencontre quelquefois des personnes en qui les pensées, les sentiments, le goût, le ton et les manières, tout se ressemble. L'habitude qu'elles ont de vivre familièrement entre elles, l'amitié intime qui les unit, les confond et les identifie en quelque sorte, de manière qu'elles n'ont qu'un cœur et qu'une âme. Aimons Jésus-Christ, et bientôt ses sentiments, ses affections, sa conduite seront les nôtres.

(1) Ephes. II, 18. — (2) I Cor. XVI, 22.

En vain nous nous flatterions de l'aimer, si nous n'étions pénétrés de son esprit. Saint Paul dit expressément, que celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, n'est pas véritablement à Jésus-Christ : *Si quis autem spiritum Christi non habet, hic non est ejus* (1). On ne peut aimer Jésus-Christ, sans le faire vivre dans son cœur ; et comment cette union ne ferait-elle pas passer en nous ses sentiments, ses affections, sa vie en un mot ? Ici, interrogeons nos cœurs sans nous flatter ; voyons quel est l'esprit qui nous domine, quelle la nature de nos affections, quel le principe de nos œuvres ? Egarés par l'esprit et l'imagination, nous croyons peut-être que ceux-là sont heureux, qui possèdent les richesses de la terre, qui goûtent tous les agréments de la vie, qui n'ont point d'humiliation à souffrir, et qui jouissent de l'estime des hommes. Peut-être envions-nous leur sort, et murmurons-nous contre la Providence qui nous traite avec plus de rigueur. Jésus-Christ nous apprend, au contraire, que le bonheur des chrétiens consiste dans le renoncement, qu'il faut se haïr pour se sauver, et que ce qui est grand aux yeux des hommes, est une abomination à ses yeux ; nous n'avons donc pas les sentiments de Jésus-Christ ni son esprit. Entraînés par les désirs de notre cœur, nous recherchons peut-être les richesses, les honneurs, les plaisirs ; nous supportons avec impatience tout ce qui gêne la nature : nous sommes surtout avides de la gloire humaine : ainsi nous aimons ce que Dieu haïssait, et nous haïssons ce qu'il aimait ; nous n'avons donc pas son esprit. Nous ne pouvons nous résoudre à rendre le bien pour le mal, nous ne prions pas pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient, nous n'imitons pas Jésus-Christ sur le Calvaire ; nous n'avons donc pas son es-

(1) Rom. VIII, 9.